



MARY WINE

*Dans le lit d'un guerrier*

LA SAGA MCJAMES

J'AI  
LU  
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

## **Mary Wine**

Autrice d'une vingtaine de romans, elle s'est spécialisée dans la romance écossaise et a reçu de nombreux prix. Elle a également écrit des livres érotiques.

Dans le lit d'un guerrier

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

**La saga McJames**

- 1 – *Dans le lit d'un inconnu*
- 2 – *Dans le lit d'un guerrier*
- 3 – *Dans le lit d'un ennemi*

**Terres d'Écosse**

- 1 – *Prisonnière de ton cœur*
- 2 – *La farouche*
- 3 – *La fierté d'une femme*

**Les Sutherland**

- 1 – *Captive de ses passions*
- 2 – *Au risque de nous aimer*
- 3 – *Et fondre de désir*
- 4 – *L'indomptable des Highlands*

MARY  
WINE

LA SAGA McJAMES – 2

Dans le lit  
d'un guerrier

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Lionel Évrard*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailu.com](http://www.jailu.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*  
IN THE WARRIOR'S BED

*Éditeur original*  
Publié avec l'aimable collaboration  
de Kensington Publishing Corp. et La Nouvelle Agence, Paris

© Mary Wine, 2010

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2014

*Je dédie ce livre à la seule et unique Mama Zini.  
Pour les années passées à me guider et m'accompagner dans le crime, à ma chère amie Frieda, capable de jauger n'importe qui d'un coup d'œil et de l'habiller au top de la mode, quelle que soit l'année. Puisses-tu ne jamais oublier combien tu es talentueuse et ce que tu représentes aux yeux de ceux que tu touches. Attention à la cuillère !!!*



# 1

*Red Stone Castle, terres du clan McQuade, 1603*

— Père écrit que le roi lui permet de quitter la cour.

Bronwyn McQuade tressaillit en entendant son frère annoncer la nouvelle. Elle avait beau s'être caparaçonnée depuis des années pour se protéger du dédain de l'auteur de ses jours, elle n'en appréhendait pas moins son retour. C'était peu dire que son père était un homme dur. En tant que laird, Erik McQuade aimait s'assurer que chaque homme, femme et enfant nés sur ses terres ne puissent oublier son devoir : n'agir que pour améliorer la situation du clan. Et comme elle était sa fille, ses attentes pesaient sur elle plus fortement encore.

— J'espère que son voyage se passera bien...

Keir, le frère de Bronwyn, ne parvenait pas mieux qu'elle à masquer la réalité de ses sentiments. Il serra le poing, faisant craquer le parchemin entre ses doigts. Troisième fils du laird, Keir était souvent relégué à la tâche subalterne de gérer les affaires

courantes, tandis que ses frères aînés suivaient leur père dans ses déplacements. Il ne s'en formalisait pas, car il avait l'esprit vif, et chevaucher en compagnie du laird ne constituait pas son seul centre d'intérêt dans l'existence. Leurs deux frères plus âgés, Liam et Sodac, ne vivaient quant à eux que pour les maraudes nocturnes. Leur père ne les en aimait que plus.

Keir secoua la tête en repliant la lettre avant de la ranger dans son secrétaire.

— Au moins, dit-il, Jamie ne le renvoie pas chez lui alors que la neige bloque les routes.

Une ombre passa sur son visage quand il ajouta :

— Non pas que j'aurais blâmé notre monarque pour ça.

Bronwyn ne releva pas. Des années d'entraînement lui avaient appris à tenir sa langue. Erik McQuade ne tolérait chez sa fille unique aucune manifestation d'esprit. En fait, il ne supportait pas davantage de la voir. Une fille n'était d'aucune utilité à ses yeux. Combien de fois l'avait-elle entendu se lamenter qu'il lui faudrait un jour la doter ? Le risque était pourtant limité que cela puisse se produire.

Un soupir de découragement échappa à Bronwyn. Elle avait beau n'aimer personne, le mépris que lui vouait son père l'irritait. Aucun homme portant ses couleurs n'aurait pris le risque de flirter avec elle. Liam et Sodac s'assuraient qu'il en soit ainsi en racontant à qui voulait l'entendre qu'elle n'était qu'une mégère aux humeurs de démons.

— Eh bien, eh bien, petite sœur... intervint Keir. Ne fais pas cette tête-là !

— Quelle tête ? s'étonna-t-elle en battant des paupières.

Son frère fit claquer sa langue contre son palais et répondit, un doigt pointé vers elle :

— Je te connais trop bien pour me laisser berner.

— Ce qui n'est pas le cas de père, répliqua-t-elle. Tu n'as donc aucune raison de me mettre en garde. Il ne verra rien d'autre que ce qu'il veut bien voir.

Keir émit un grognement sourd. Sans doute soulignait-il ainsi qu'elle n'était pas la seule de ses enfants que le laird estimait moins que les autres. Le frère de Bronwyn était un homme imposant, aux mains deux fois plus grandes que les siennes. Son manque d'empressement pour la guerre lui valait les sarcasmes de leur père, mais il n'était pas un lâche. Simplement, il estimait parfois préférable de régler les problèmes autrement qu'à coups d'épée.

— Oui, admit-il. Tu pourrais ne pas avoir tort, pourtant j'ai tout de même lu la détresse dans tes yeux.

Un petit sourire aux lèvres, Bronwyn protesta :

— Mon existence est plus douce que celle de bien d'autres. Garde ta pitié pour ceux qui souffrent vraiment.

Elle n'avait ni envie ni besoin qu'on la plaigne. Le menton fièrement dressé, elle appuya sur une pédale du grand métier à tisser sur lequel elle travaillait afin d'effectuer un autre passage de la navette. Une bonne longueur du plaid des McQuade était déjà enroulée à l'autre extrémité de l'engin. Cette machine, moderne et efficace, constituait une possession de prix, capable de produire un tissu aussi finement tissé que celui qu'on trouvait à Édimbourg.

Pour peu qu'une main habile la manie, bien sûr...

En caressant du bout des doigts la douce étoffe, Bronwyn se laissa aller à sourire. Les rayures

mauves, ocre et vertes s'alignaient et se croisaient à la perfection, formant le motif caractéristique de leur clan.

— Tu travailles bien, sœurlette...

Elle savoura à sa juste valeur le compliment et remercia son frère d'un sourire tout en appuyant sur la pédale opposée.

— Et toi, renchérit-elle, tu n'as pas ton pareil pour gérer et faire fructifier nos terres.

Keir haussa un sourcil.

— Je ne suis pas venu chercher des compliments mais te prévenir pour que tu fasses une dernière sortie si tu en as envie... tant que c'est encore possible.

Sur ce, il s'inclina et s'éclipsa dans un tournoiement de son tartan. Plus long dans le dos que sur le devant, celui-ci était retenu à la taille par un large ceinturon. Les épaules de Keir ne manquaient pas de stature ni ses bras de muscles puissants. Même s'il n'aimait pas la guerre, il n'en était pas pour autant moins doué au maniement de l'épée et à l'art du combat que les autres membres du clan.

Pourtant, c'étaient ses capacités intellectuelles qui le rendaient indispensable. Keir ne manquait ni d'audace ni de clairvoyance quand il s'agissait d'investir. Dans son ambition d'amasser toujours plus de richesses, leur père s'était marié trois fois. Cependant, ce qui permettait désormais à la fortune familiale de s'accroître, c'était la gestion avisée de son troisième fils. Le frère de Bronwyn avait tout de suite vu le profit qu'ils pouvaient tirer du métier à tisser sur lequel elle travaillait. Leurs troupeaux de moutons leur fournissaient de la laine à volonté. Depuis, quatre autres métiers semblables au sien avaient été installés dans une longue pièce contiguë à

la grande salle. Les femmes du clan qui les actionnaient avaient gagné le droit d'y travailler après avoir produit pendant des années des étoffes plus grossières sur des machines moins sophistiquées.

Être la fille du laird ne signifiait pas qu'elle pouvait bâiller aux corneilles. Bronwyn devrait même passer presque toutes ses journées assise à son banc à présent que l'hiver approchait. Et lorsqu'elle ne ferait pas circuler la navette entre les fils de chaîne, une autre qu'elle s'en chargerait. Pas un métier ne devait rester inoccupé tant qu'il restait un peu de lumière du jour. En une seule année, ils avaient remboursé l'argent qu'ils avaient coûté. Et dès le printemps suivant, Keir attendait les premiers profits.

C'était de cette manière qu'il espérait prouver sa valeur à leur père, mais Bronwyn, elle, n'espérait pas voir reconnaître le rôle qu'elle-même jouait dans cette lucrative activité. Ses mains et ses pieds travaillaient en cadence tandis qu'elle remuait ces sombres pensées. À vingt-trois ans, elle aurait pourtant dû avoir renoncé depuis longtemps à se lamenter du manque d'affection paternelle. D'aussi loin qu'elle se souvenait, il lui avait maintes fois répété, de la manière la plus claire, qu'il n'avait que faire d'une fille, ce en quoi bien des hommes l'approuvaient. C'est pourtant sa pauvre mère, troisième femme du laird, qui avait été le plus à plaindre. Il lui avait fait payer jusqu'à sa mort le fait d'avoir enfanté une fille inutile.

Bronwyn gardait d'elle d'excellents souvenirs. Au cours des sept premières années de son existence, elle n'avait pas manqué de bras pour la câliner ni de baisers déposés sur son front par une mère aimante et ravie de passer du temps avec elle. Au fond,

peut-être ne fallait-il pas chercher ailleurs ce qui différençait les hommes des femmes. Les cuisines bruissaient de ces histoires d'amants délaissant leurs belles dès que celles-ci avaient le ventre plein. Les hommes devaient être incapables d'aimer. Du moins n'aimaient-ils pas les femmes... Erik McQuade aimait ses terres, sa fortune, la maraude et la guerre, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute. Mais pour autant qu'elle puisse en juger, il n'avait jamais pu aimer aucune femme.

Sa lutte incessante pour lui plaire, bien qu'inutile, avait pourtant porté ses fruits. Le tissage de Bronwyn était si parfait que nul ne pouvait mettre en doute son habileté. Toute sa vie, elle avait cherché à se perfectionner, dans tous les domaines. Dans ce contexte, le fait de n'être pas courtisée par les hommes était davantage une bénédiction qu'un fardeau. Et si ses frères aînés pouvaient la faire passer pour une mégère, ils n'auraient pu lui bâtir une réputation de fille facile. Qu'elle tienne à sa chasteté pouvait paraître inutile aux yeux de beaucoup puisque son père n'avait nulle intention de la marier, cependant elle tirait une satisfaction personnelle de se savoir innocente et intouchée. En outre, son père pouvait finir par changer d'avis ; qui plus est, elle avait elle aussi sa fierté. Si elle devait un jour se présenter devant l'autel, elle tenait à ce qu'un drap taché de sang puisse pendre au balcon le lendemain de ses noces. Et si c'était ainsi céder au péché d'orgueil, peu lui importait.

Personne n'avait une vie parfaite. Se remémorant les dernières paroles de Keir, Bronwyn sentit son cœur s'affoler. Oui, elle allait saisir l'opportunité de se glisser hors du château avant que son père ne

revienne l'accabler de ses paroles blessantes et de ses regards méprisants. Quittant son banc et la salle de tissage, elle gagna rapidement sa petite chambre à l'étage. Celle-ci avait beau ne rien avoir de luxueux, elle constituait son ultime refuge. Après avoir passé un surcot en laine bien chaud et enfilé ses gants, elle regagna le rez-de-chaussée bruisant d'activité et où nul ne lui prêta attention. Les serviteurs, sachant qui payait leurs gages, n'obéissaient qu'au laird et ne cherchaient que ses faveurs.

Bronwyn se rendit aux cuisines, séparées du bâtiment principal, qu'embaumaient des odeurs de nourriture et de pain frais. Debout devant de longues tables, des femmes s'activaient à préparer de la pâtisserie ou à éplucher et trancher des légumes. Novembre et le froid venus, ceux-ci, stockés dans les réserves depuis l'été, devraient être mis à mijoter sur le feu pour redevenir tendres et consommables. La cuisinière les garderait au chaud jusqu'à l'heure du coucher, puis les réserverait pour la nuit dans de grandes bouilloires pendues dans les cheminées, afin qu'ils puissent servir de base aux repas du lendemain.

Bronwyn n'était pas ici la châtelaine et son père lui avait clairement fait comprendre qu'il n'en serait jamais ainsi. La plupart des servantes ne lui accordaient donc pas même un regard. Elles ne lui étaient pas pour autant hostiles. Elles ne voulaient simplement rien avoir à faire avec la fille du laird que celui-ci tenait en si piètre estime. Bronwyn n'aurait pu les en blâmer. Toute nouvelle épouse qu'il plairait à son père d'introduire dans leur foyer la détesterait au premier regard, uniquement à cause de la perte de

revenu qu'elle représenterait s'il fallait un jour la marier.

— Bronwyn...

Elle se tourna vers celle qui venait de chuchoter son nom et découvrit Terri qui lui tendait discrètement un paquet enveloppé d'un linge en jetant autour d'elles des regards méfiants pour s'assurer que nul ne les voyait.

— Merci, Terri... répondit-elle tout bas en le faisant prestement disparaître sous son surcot.

Pour éviter que le geste de la servante puisse lui causer du tort, Bronwyn s'empressa de faire demi-tour. La jeune fille étant l'une des rares amies qu'elle avait à Red Stone, elle faisait en sorte que leur amitié demeure aussi discrète que possible. Terri la connaissait bien et elle avait deviné pour quelle raison elle portait un surcot au milieu de la journée. Le paquet devait contenir un en-cas qui lui permettrait de sauter le repas de midi. Terri évoluait dans les cuisines comme un poisson dans l'eau et réussissait à mettre des aliments de côté sans que personne le remarque.

Rejoindre l'écurie était facile. Bronwyn portait les mêmes vêtements que tout le monde, taillés dans un tissu de chaude et solide laine produite, cardée, filée et tissée sur le domaine. Les luxueux effets n'étaient pas pour elle. Les seules robes en soie qu'il était possible de trouver dans le château de son père étaient stockées dans les malles closes de ses défuntes épouses. Elle n'avait pas même une monture à elle, mais les lads ne l'empêcheraient pas d'en emprunter une. Personne ne se montrait désagréable avec elle. Chacun faisait simplement son possible pour ne pas déplaire au laird.

Les chevaux avaient besoin d'être nourris, soignés, abrités. Leur entretien nécessitait beaucoup d'efforts. Erik McQuade aurait été vert de rage si elle lui avait réclamé une monture pour son seul usage. Et comme elle n'aimait pas perdre son temps, elle ne s'y était jamais risquée.

Sans rien demander à personne, Bronwyn alla chercher une selle et entreprit elle-même de seller une jument. Le vieux Gilly, qui régnait sur l'écurie, la vit faire du coin de l'œil et ne s'offrit pas pour l'aider. En s'efforçant de réprimer un sourire, elle mit les courroies en place et fit en sorte de les assurer solidement sans trop serrer le ventre de l'animal. Lorsqu'elle releva la tête, elle vit le maître d'écurie manifester son approbation d'un hochement de tête qui lui fit chaud au cœur.

C'était Gilly qui lui avait appris à monter et à s'occuper des chevaux. Qu'elle soit une fille ne l'avait pas gêné, plus soucieux qu'il était de veiller à ce que ses animaux soient correctement traités. Mériter son approbation représentait donc beaucoup pour elle, et son envie de sortir faire une promenade à cheval s'en trouva stimulée.

Bronwyn avait soif de liberté, fût-ce pour une seule après-midi. Dans les collines environnantes, elle trouverait nombre de choses à admirer et à savourer. Un air frais et encore chargé de l'odeur du foin coupé, par exemple, en dépit des lourds nuages annonciateurs de neige. Ce fut donc avec un grand sourire qu'elle fit sortir sa monture de sa stalle et qu'elle se mit en selle. Une fois que son père serait revenu, elle ne pourrait plus prendre un moment pour elle-même, de peur de s'attirer ses foudres.

L'hiver était bien sur le point de s'abattre sur eux. De rares flocons tombaient déjà du ciel. Ils fondaient en touchant terre et leur danse dans l'air immobile avait quelque chose de magique qui lui fit battre le cœur tandis qu'elle quittait Red Stone. Dans les collines du pays environnant, Bronwyn n'était plus la fille indésirable d'un laird tout-puissant. Ici, pour peu qu'elle ne renonce pas à rêver, l'espoir que la vie puisse un jour lui sourire lui était permis. Peut-être, après tout, la magie des elfes et des fées n'était-elle pas que rêves de songe-creux ?

Penchée sur l'encolure, Bronwyn lança sa monture au galop. La jument s'exécuta sans rechigner, comme si elle partageait son envie de croire qu'ici leur liberté n'avait plus de limites. Et si ce n'était qu'une illusion, Bronwyn était bien décidée à en jouir quand même.

### *Sterling Castle, terres du clan McJames*

— Cullen McJames ! lança Anne d'un ton sévère. Cesse de jouer avec mon bébé !

Tout en tapotant le dos de son neveu, Cullen dévisagea la femme de son frère qui le foudroyait du regard.

— *Och, lass...* se plaignit-il d'un air indigné. Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

— Parce que tu l'as mérité. Ce que tu tiens entre les mains, c'est un bébé, pas un jouet !

Pour toute réponse, Cullen déposa un baiser sur le crâne de Brendan McJames. Le bébé referma sa menotte dans ses cheveux et les porta à sa bouche. Il

tirait si fort qu'il dut pencher la tête sur le côté pour le laisser faire.

— Bien joué, mon fils... s'amusa Brodick, comte d'Alcaon. Montre à ton oncle comme tu es fort !

Cullen ne pouvait lui en vouloir. Son frère était tout simplement trop amoureux, et à la vérité, il y avait là de quoi être envieux.

Son adorable femme anglaise arrachait à son frère des regards énamourés qui auraient dû le faire éclater de rire – mais il sentait au contraire une certaine jalousie se faire jour en lui en constatant à quel point ces deux-là avaient besoin l'un de l'autre.

Brodick vint le libérer des assauts de son fils, qu'il leva devant lui pour l'admirer avec une fierté toute paternelle. Le bébé s'agita en gémissant et en produisant des bruits de bouche qui firent soupirer sa mère.

— Il n'arrête pas de manger...

Sa plainte perdit beaucoup de sa crédibilité lorsque Cullen la vit prendre son fils dans ses bras. Ce fut en le regardant avec un sourire radieux qu'elle s'éloigna en direction de l'escalier et de sa chambre. Anne ne voulait pour rien au monde laisser une nourrice allaiter son fils. Tournant le dos aux us et coutumes de son pays d'origine, elle avait choisi de le nourrir elle-même... ce qui rendait Cullen encore plus envieux.

Il n'aurait pas dû en être ainsi, mais il ne pouvait s'en empêcher. Un an plus tôt, l'idée de se marier et de fonder une famille l'aurait fait éclater de rire. Désormais, il posait sur son frère et sa belle-sœur le regard d'un affamé devant un délicieux repas.

Brodick vint s'asseoir à califourchon à côté de lui sur le banc qu'il occupait. À présent que sa femme n'était plus là pour le distraire, il semblait avoir

retrouvé ses esprits. Le regard qu'il lui adressait, Cullen le connaissait bien. Depuis que la mort de leur père avait fait de Brodick le laird de leur clan, les deux hommes portaient leur part du fardeau. La rumeur affirmait que la reine anglaise se trouvait à l'article de la mort, et c'était au roi d'Écosse que devait revenir sa couronne. En cette époque troublée, il ne manquait pas d'ambitieux décidés à rafler autant de terre anglaise que possible.

— J'ai reçu des nouvelles de la cour, annonça Brodick en s'emparant d'une pinte sur la table. Le roi a donné leur congé à McQuade et à ses fils.

Cullen se rembrunit. Leur voisin serait donc bientôt libre de piller de nouveau leurs terres à sa guise.

— Ce porc cupide va nous donner du fil à retordre, prédit-il d'un ton lugubre. Il sera à peine revenu qu'il voudra s'en prendre à nos stocks d'hiver.

— C'est bien mon avis.

Sur ce, Brodick laissa planer un long silence. Étonné, son frère se tourna vers lui et le pressa :

— Ce qui veut dire ?

Dans un haussement d'épaules, Brodick répondit :

— Rien, je réfléchissais, c'est tout.

Cullen laissa fuser un rire caustique.

— M'est avis que ton idée est déjà faite.

Brodick le dévisagea longuement avant de reprendre :

— Ma famille semble monopoliser beaucoup ton attention. Tu m'envierais que tu n'agirais pas autrement.

— Et alors ? répliqua Cullen, sur la défensive. Quel mal y a-t-il à cela ?

— Aucun. Je me disais même... qu'il n'est pas plus mal qu'il en soit ainsi.

— Viens-en au fait, frère, avant que je ne me décide à t'extirper à coups de poing ce que tu as derrière la tête ! gronda Cullen, les dents serrées.

— Je me demandais s'il ne serait pas temps de présenter une requête au roi pour un éventuel mariage entre toi et Bronwyn McQuade.

Cullen le dévisagea sans rien dire. Le ton de la conversation n'était plus à plaisanterie. Son frère avait beau être le laird en titre, leur famille demeurerait forte parce qu'ils œuvraient de concert à sauvegarder la puissance du clan McJames.

Se frottant le menton, Brodick reprit :

— Ce qui semble certain, c'est que McQuade ne voudra rien entendre si tu lui demandes la main de sa fille.

— D'où la nécessaire intervention de Jamie.

Il était dans l'ordre du possible que le monarque leur accorde cette faveur, ne serait-ce que pour se débarrasser de l'épine que McQuade lui plantait dans le pied avec ses raids incessants. Leur mère avait été promise à leur vieil ennemi, avant que celui-ci ne perde le contrat au profit de leur père lors d'une partie de dés. Depuis, ses hommes ne cessaient de piller leurs terres et de brûler leurs fermes. Il fallait également prendre en compte que d'autres de ses voisins pouvaient avoir la même idée. Chacun savait que McQuade n'avait qu'une fille et que celle-ci était en âge de se marier. Une telle union de raison ne serait pas une première. Combien de lairds avaient-ils déjà consenti à ce sacrifice en vue de garantir la paix sur leurs terres ?

— Ce serait un mariage mutuellement profitable, admit Cullen. D'accord avec toi là-dessus. Je vais y réfléchir.

Son frère acquiesça d'un hochement de tête. Sans rien ajouter, Cullen se leva et traversa la grande salle. La confiance qu'il lui témoignait exerçait sur lui une pression bien plus grande qu'aucun habile discours n'aurait pu le faire. Brodick n'avait pas besoin d'argumenter car il savait que Cullen agirait avant tout pour le bien de tous. En tant que fils du dernier laird, il était de son devoir de placer le bien-être de son clan avant le sien.

Même s'il devait pour cela épouser une mégère.

Cullen franchit sans s'arrêter la porte à double battant menant à la cour intérieure, qu'il traversa d'un bon pas, plongé dans ses pensées. Si fonder une famille constituait une perspective alléchante, lier son sort à celui d'un démon de l'enfer qui lui arracherait probablement les yeux dans son sommeil était beaucoup moins tentant. En digne fille de son père, Bronwyn McQuade devait avoir été élevée pour haïr la moindre goutte du sang des McJames qui coulait dans ses veines. Se marier pour le bien du clan, il n'avait rien contre. Mais se vouer à une vie misérable en épousant une femme qui le détestait...

— Je vais préparer Argyll !

En voyant l'un des palefreniers se précipiter pour seller son cheval, Cullen réalisa que ses pas l'avaient mené à l'écurie sans qu'il l'ait décidé. Il était vraiment dans un sale état, songea-t-il avec un grognement de dégoût, s'il ne savait même plus où il allait...

En un temps record, le garçon revint en menant par la bride Argyll, sans doute l'un des plus beaux chevaux de toute l'Écosse. Cullen leva le bras et caressa l'étalon entre les deux yeux. L'animal s'ébroua doucement en frappant le sol de son sabot.

— Je suis bien d'accord avec toi, murmura Cullen.

Argyll n'aimait rien tant que galoper en pleine nature, et à cet instant, son maître mourait lui aussi d'envie de sentir le vent d'Écosse lui fouetter le visage. En tirant sur la selle, il s'assura qu'elle était correctement fixée puis s'y installa sagement. Argyll manifesta son excitation en piétinant la terre battue de l'écurie. Cullen serra les rênes dans son poing pour le calmer.

— Milord ! s'écria le lad en accourant, une sacoche de cuir au bras.

— Bien, mon garçon ! lança Cullen. J'ai failli oublier.

Cullen fit en sorte que le cheval se tienne tranquille tandis que le lad fixait à la selle la sacoche contenant quelques provisions. Quitter Sterling sans avoir pris cette précaution était le plus sûr moyen pour se retrouver affamé avant le soir. Après en avoir terminé avec sa tâche, le garçon recula promptement. D'un sourire, Cullen le remercia de son efficacité et de son courage. Il lui en fallait, à son âge, pour ne pas craindre les réactions d'un puissant animal qui aurait pu le tuer d'un coup de sabot.

En roulant des épaules, Cullen rajusta l'épée qu'il portait dans son dos, comme il était d'usage dans les Highlands. Puis, tirant d'un coup sec sur les rênes, il rendit sa liberté à Argyll. L'animal se dirigea de lui-même vers la porte principale, gagnant rapidement de la vitesse aux abords d'un des deux passages pratiqués dans la muraille qui ceignait Sterling.

Dès qu'il eut franchi le pont-levis, l'étalon donna toute la mesure de sa puissance, laissant rapidement le château derrière lui. Un vent assez frais portait déjà les rigueurs de l'hiver, mais les flancs des collines conservaient encore leur manteau de verdure.

Faisant corps avec sa monture lancée au grand galop, Cullen oublia momentanément ses soucis. Ceux-ci finirent cependant par s'imposer de nouveau à lui et il dut faire stopper Argyll au sommet d'une colline.

Peu de temps auparavant, il avait déjà dû se rendre dans la vallée qui s'étendait sous ses yeux afin de défendre, en pleine nuit, des fermiers attaqués. Trois nouveaux toits de chaume, d'un jaune plus vif, se distinguaient parmi ceux des bâtiments qui les entouraient, brusque rappel de la soif de revanche des McQuade. La querelle opposant les deux clans avait beau dater de plus de trente-cinq ans, leur laird ne se satisfaisait pas que du pillage et ordonnait à ses hommes de mettre le feu aux fermes qu'ils attaquaient.

Dans ce contexte, n'était-il pas simpliste d'imaginer qu'un mariage suffirait à pacifier la situation ? Épouser Bronwyn ne mettrait un terme au différend qui opposait les deux clans que lorsque le père de celle-ci serait mort.

Serrant les genoux sur les flancs d'Argyll, Cullen traversa la vallée sans se soucier du soleil qui disparaissait à l'horizon. Sur la ligne de crête de la colline suivante, il fit stopper sa monture et se figea, l'oreille aux aguets. Seul le bruit du vent se faisait entendre, mais il lui fallait avoir une certitude. S'il se faisait prendre, les hommes de McQuade seraient trop heureux d'apporter une telle prise à leur laird. Après avoir mis pied à terre, il gravit silencieusement les derniers mètres jusqu'au sommet, se baissa et jeta un coup d'œil au territoire ennemi.

Dans la vallée, en contrebas, il ne distingua que bruyère et grandes herbes couchées par la brise du

soir. Parce que ces terres se trouvaient en bordure d'une zone où se succédaient les raids, nul ne se risquait à les cultiver. Au fond, parmi les roches, coulait pourtant un ruisseau assurant une bonne irrigation. Cette terre fertile laissée en jachère constituait un symbole fort de ce que l'inimitié qui les séparait coûtait aux deux clans. Et Cullen doutait fort qu'un mariage puisse venir à bout de tant de haine accumulée.

À supposer que McQuade accepte de donner la main de sa fille unique à un McJames, ce qui n'avait rien d'évident.

Un sourire s'attarda sur les lèvres de Cullen. Il était bien dommage que la jeune femme ne fréquente pas la cour, car la courtiser et gagner son cœur ne lui aurait pas déplu. Cela aurait représenté pour lui un défi bien plus exaltant que de demander au roi d'ordonner leur union.

Naturellement, Jamie n'acceptait pas les mégères à sa cour. Cela suffisait sans doute à expliquer pourquoi Bronwyn n'avait jamais paru en présence de son roi.

L'arrivée d'un cavalier dans la vallée le tira brutalement de sa rêverie. Argyll s'ébroua et dressa la tête pour humer l'air ambiant. Cullen s'empressa de se remettre en selle. Se faire surprendre alors qu'il n'était pas à cheval n'était pas la meilleure des idées.

— Qu'est-ce que tu sens ? murmura-t-il en se penchant sur l'encolure de l'animal. Une jolie jument ?

Argyll piétina le sol et eut le temps de faire quelques pas avant que Cullen ne l'arrête. Il ne pouvait pourtant blâmer son étalon, car sur cette jument qui avait attiré son attention chevauchait une ravissante cavalière qui ne le laissait lui-même pas indifférent.

Il avait toujours été homme à apprécier une jolie femme, et celle-ci avait quelque chose de plus encore. Il n'aurait su dire ce qui monopolisait ainsi son attention. Ce n'était pas son visage. La nouvelle venue n'était pas laide, et on ne pouvait dire non plus qu'elle était une véritable beauté, comme celles qu'il lui arrivait de mettre dans son lit.

C'était sa façon de chevaucher qu'il admirait. Elle donnait l'impression d'être aussi libre que les flocons qui voletaient autour d'elle, et elle semblait trop absorbée pour avoir remarqué sa présence. On aurait pu croire qu'elle n'avait pas un seul souci sur cette terre et qu'elle savait quelle bénédiction c'était. Lui-même sentait s'alléger le fardeau qui pesait sur ses épaules rien qu'à la regarder.

Une natte épaisse rebondissait entre ses épaules, quelques mèches encadraient son visage, ce qui ne semblait nullement la gêner. Le vent porta aux oreilles de Cullen un rire léger. Argyll, les narines frémissantes, se mit à hennir doucement. Dressée sur sa selle, la cavalière s'efforça de calmer sa jument, qui réagissait à la présence de l'étalon en piétinant nerveusement.

— Doucement, ma fille... lui dit-elle. Qu'est-ce qui t'inquiète ainsi ?

Sa voix était aussi séduisante aux oreilles de Cullen que son apparence l'était à ses yeux. Il laissa Argyll dévaler la pente et se rapprocher d'elle avant de tirer sur ses rênes. Il se trouvait sur le territoire des McQuade, à présent, et à n'en pas douter l'inconnue ne serait pas ravie de le trouver là. Pourtant, il était curieux de découvrir comment elle réagirait en voyant un McJames de si près. Les femmes qui

paniquaient n'avaient aucun attrait pour lui. Leurs cris lui portaient sur les nerfs.

Affolée par la présence d'Argyll, la jument fit un pas de côté et poussa un hennissement strident. Déséquilibrée, la cavalière, qui montait en amazone, se réceptionna lourdement sur ses deux jambes. Elle n'en parut pas pour autant effrayée et s'empressa de récupérer ses rênes pour forcer l'animal à lui faire face. Elle semblait si menue en comparaison que le spectacle était impressionnant. La jument aurait pu la blesser mais l'inconnue la menait d'une main ferme, refusant de se laisser dominer par elle.

— Doucement... Là...

Ayant repris le contrôle de sa monture, elle redressa la tête et l'aperçut. Cullen vit ses yeux s'arrondir sous l'effet de la surprise. Elle secoua la tête, comme pour conjurer une apparition, mais Argyll fit entendre un long hennissement, lui prouvant que sa présence était bien réelle.

Bronwyn se traita d'idiote et sentit son cœur s'affoler. L'homme qui venait de la surprendre était impressionnant. Les dernières lueurs du couchant faisaient briller la poignée de l'épée qu'il portait dans le dos, et son étalon dominait d'une bonne tête sa jument. Si elle cherchait à s'enfuir, nul doute qu'il l'aurait rattrapée en un rien de temps. Pour ne rien arranger, l'inconnu portait le tartan des McJames. Et comme le père de Bronwyn et ses frères ne cessaient de piller les terres du clan voisin, il n'avait aucune raison de se montrer aimable avec elle. Son corps était bardé de muscles puissants, et ses biceps que découvraient ses manches remontées prouvaient

qu'il savait manier cette épée qu'il portait dans le dos. Inquiète de voir surgir les membres de son clan venus se venger, elle observa la crête de la colline mais n'y vit personne. En se mordillant la lèvre, Bronwyn reporta son attention sur le cavalier.

— Le bonjour à vous, *lass*.

L'inconnu s'était exprimé d'une voix profonde et d'un ton enjoué. Les lèvres ourlées d'un sourire amusé, il souleva le coin de son bonnet tricoté pour la saluer. Ses cheveux blonds lui tombaient aux épaules. Une fine tresse, de chaque côté de son visage, les empêchait de retomber dans ses yeux. Il y avait dans son attitude quelque chose de majestueux qui en imposait. Bronwyn rencontrait peu d'hommes susceptibles par la carrure de soutenir la comparaison avec son frère Keir. Celui-ci y parvenait sans difficulté. Des pointes de ses bottes à celles de ses mèches blondes, il émanait de lui une aura de force invincible. Rien de petit ou de faible en lui. En sa présence, elle se sentait fragile et menue, ce à quoi elle n'était pas habituée. Elle avait l'impression que son corps de femme prenait soudain conscience de sa complémentarité avec son corps viril.

— Bonsoir, répondit-elle.

Elle ignorait pourquoi elle lui répondait. Elle avait agi par instinct. Un frisson lui parcourut l'échine. Ses yeux s'arrondirent et ses joues s'empourprèrent. La bouche soudain sèche, elle sentit les pointes de ses seins dressées venir froter désagréablement contre son corset renforcé.

L'homme, qui la dévisageait sans vergogne, ne pouvait qu'avoir noté qu'elle avait rougi. Elle vit flamber dans ses yeux une lueur de désir. C'était

inconvenant, mais une part d'elle-même se réjouissait d'avoir pu susciter cette réaction en lui.

— Une belle journée pour chevaucher, reprit-il.

Ces paroles innocentes la plongèrent dans le plus grand trouble. Bronwyn retint son souffle en leur prêtant une tout autre signification, plus intime. Ses propres pensées la choquaient profondément. Jamais elle n'avait été à ce point consciente de ce qu'un homme pouvait faire à une femme lorsqu'ils se retrouvaient seuls. L'instant était plutôt mal choisi pour ce genre de fantaisie. Elle avait la désagréable impression que l'inconnu était capable de lire dans ses pensées ; du moins le sourire narquois qu'il lui adressa pouvait-il le laisser croire. Quand il reprit son sérieux, elle se sentit obligée de soutenir son regard. Les profondeurs de ses yeux bleus semblaient hantées par une faim dévorante qui, loin de l'effrayer, la troubla davantage encore. Sous son corset, ses mamelons pointaient presque douloureusement.

— Vous ne devriez pas me regarder ainsi, *lass*.

C'était davantage lui-même que Bronwyn qu'il semblait mettre en garde. Elle n'en rougit pas moins jusqu'à la racine des cheveux, car il avait parfaitement raison.

— Je pourrais vous retourner la pareille, répliqua-t-elle.

Un grand sourire fendit son visage, révélant une dentition éclatante.

— Vous seriez en droit de le faire, reconnut-il. Mais de quelle manière dois-je réagir alors que vous vous tenez devant moi, si... appétissante ? Je ne suis qu'un homme.

Et pour une raison qui lui échappait, Bronwyn se sentait plus femme qu'elle ne l'avait jamais été. Il lui semblait que des fleuves de lave dévalaient ses veines et elle ne pouvait se concentrer sur quoi que ce soit. Son corps s'éveillait à un monde de sensations jusqu'alors inconnues. De vagues désirs, qu'elle avait crus enfouis en elle à cause du refus de son père de la marier, ressurgissaient avec force.

— Un homme bien éloigné de ses foyers, se força-t-elle à répondre en observant son tartan aux couleurs – bleu, jaune et orange – des McJames. Je suis une McQuade.

— Je m'en étais douté, reconnut-il. Mais ce n'est pas mon clan qui cherche querelle au vôtre.

Sur ce, il laissa son cheval parcourir la distance qui les séparait. La jument ne protestait plus. Frémissante, elle laissa le grand étalon décrire un cercle autour d'elle. Une excitation comparable à celle de l'animal mettait Bronwyn dans un état de fascination immobile. Elle dut secouer la tête pour tenter de reprendre ses esprits.

— En dépit de cela, reprit l'homme avec un regard chargé de promesses, je crois que nous pourrions bien nous entendre, tous les deux.

— Vous devriez retourner chez vous, conseilla-t-elle. Vous avez raison : ceux de mon clan saisissent le moindre prétexte pour chercher querelle aux vôtres. Ne leur offrez pas l'occasion de reprendre les hostilités.

— Cela vous déplairait ? s'étonna-t-il. Voilà qui me surprend agréablement.

Juché sur son étalon, il n'avait pas cessé de tourner autour d'elle et de sa jument. Bronwyn devait se tor dre le cou pour ne pas le perdre de vue. Et lorsqu'il

passait dans son dos, son corps se figeait, ses muscles se bandaient dans l'attente de ce qui allait se produire. Jamais elle n'avait réagi de la sorte, en présence de qui que ce soit.

— Que je n'aie aucun désir de voir le sang couler vous surprend ? reprit l'inconnu. Être un McJames ne fait pas nécessairement de moi un être cruel. Quel est votre nom ?

Pour la première fois depuis leur rencontre, Bronwyn sentit la peur lui mordre les tripes, ce qui suffit à mettre un terme à la fascination qu'il exerçait sur elle. En tant que fille du laird, elle constituait une prise de grande valeur. S'être livrée au plaisir de la course jusqu'à chevaucher si loin de chez elle était une folie qu'elle pouvait payer cher. Qui la croirait si elle expliquait que son père ne serait pas disposé à payer une rançon pour la récupérer ? Mais au-delà de l'aspect financier, certains hommes pouvaient considérer que lui voler sa vertu pouvait être une bonne façon de se venger des méfaits de son clan.

— Je ne vous le dirai pas, répondit-elle fermement. Il vous suffit de m'appeler McQuade.

— Je ne suis pas de cet avis, répliqua-t-il. C'est bien trop formel de vous appeler par votre nom de clan. Je veux connaître votre nom de baptême.

— Il vous faudra pourtant vous contenter de m'appeler ainsi. Je ne vous donnerai pas mon prénom.

Il se rembrunit, et Bronwyn s'efforça de rester ferme sur ses positions. Ce flirt inconséquent devenait par trop dangereux. Elle sentait son cœur battre à coups redoublés, et la peur n'était pas seule en cause.

— Si vous vous faites prendre sur nos terres, le prévint-elle, je ne pourrai rien faire pour vous aider.

— Cela vous attristerait-il, *lass* ?

— Non ! répondit-elle sèchement, comprenant qu'il la taquinait. Cela me gâcherait la soirée, à cause du remue-ménage que votre capture ne manquerait pas de susciter chez moi.

Levant un de ses sourcils parfaitement blonds, il se rapprocha d'elle encore et fit passer une jambe par-dessus sa selle pour mettre pied à terre. Bronwyn sentit son ventre se manifester de la plus étrange des façons en le voyant atterrir souplement devant elle. Elle ne s'était pas trompée à son sujet : il était doté d'un physique impressionnant.

— Les choses pourraient se dérouler autrement, dit-il en la fixant au fond des yeux. Peut-être pourrais-je tenter ma chance avec vous si je sens que je ne vous laisse pas indifférente...

— Sottises ! protesta-t-elle. Cessez de vous amuser à mes dépens. Je ne vous dirai pas mon nom. Vous êtes un inconnu pour moi. Je n'éprouve rien d'autre à votre égard que des sentiments parfaitement chrétiens.

— Vraiment ? fit-il mine de s'étonner.

— Vraiment.

Il lui adressa un nouveau sourire, aussi éclatant mais bien plus calculateur que le précédent.

— De quoi avez-vous peur ? demanda-t-il. Que je puisse surgir chez vous et vous enlever si j'apprends de qui vous êtes la fille ?

Tout en tenant les rênes de sa monture d'une main ferme, il s'était encore rapproché d'elle. Il émanait de son visage déterminé une autorité prouvant qu'il était habitué à donner des ordres. Ses qualités de

meneur semblaient inscrites dans sa chair, dans tout son être. Il paraissait évident que rien ne l'empêcherait de mettre sa menace à exécution s'il lui prenait l'envie de l'enlever. De même, son arrogance ne faisait aucun doute. Consciente que cela rajoutait à son charme et au trouble qu'il suscitait en elle, Bronwyn battit des paupières et détourna le regard pour ne pas se trahir.

— Assez de taquineries ! s'insurgea-t-elle. Nous ne sommes ni l'un ni l'autre des enfants.

— Oui, approuva-t-il. J'avais remarqué ce détail.

Se sentant rougir de plus belle, Bronwyn se maudit de sa réaction. Il la toisa de pied en cap et elle vit ses traits se durcir. Elle avait beau n'avoir pas rencontré un homme qui la regardait ainsi, son corps comprenait intuitivement ce que signifiait l'expression qu'elle avait surprise sur son visage. Fascinée, elle ne put que soutenir fixement son regard.

— Dites-moi comment vous vous appelez, insista-t-il.

Il s'était exprimé à voix basse et d'un ton enjôleur, mais sa détermination n'avait pas faibli. De peur que sa voix ne la trahisse, Bronwyn secoua négativement la tête. Elle ne pouvait se permettre de lui révéler quel effet dévastateur sa présence et son insistance avaient sur elle. En plus d'un guerrier, cet homme était un chasseur.

— Jamais de la vie, trouva-t-elle le courage de répondre. Vous vanter, au coin du feu, en buvant votre whisky, d'être capable d'enlever une femme peut vous sembler attrayant, cependant ces pratiques d'un autre âge ne donnent pas d'unions profitables. Nous ne savons rien l'un de l'autre.

— Voilà qui pourrait changer si je vous jetais en travers de ma selle pour vous ramener chez moi. Nous aurions alors tout le temps nécessaire pour faire connaissance.

Sa suggestion lui procura un choc, pourtant ce qui la choqua bien davantage, ce fut le frisson d'excitation qui s'empara d'elle à cette idée. Lentement, comme s'il tentait d'apprivoiser un animal sauvage, l'homme tendit le bras et lui caressa doucement la joue.

— Je vous fais rougir, constata-t-il.

Bronwyn s'empressa d'échapper à son contact, honteuse du plaisir que cette caresse lui procurait, et plus honteuse encore d'avoir envie d'y goûter encore.

— Vous n'y êtes pour rien, mentit-elle.

Pour réduire encore la distance qu'elle maintenait entre eux, il s'avança d'un pas.

— Je ne vous crois pas, répliqua-t-il. Et vous ne pourrez m'empêcher de chercher à le vérifier.

Son obstination commençait à agacer Bronwyn.

— Êtes-vous en train de me dire que vous iriez jusqu'à me déshonorer pour satisfaire l'impulsion d'un instant ? s'enquit-elle d'un air de défi. Lorsqu'elle rentre chez elle, on considère qu'une femme enlevée est définitivement souillée. Votre besoin de fanfaronner vaut-il cela ?

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je vous rendrais aux vôtres ? demanda-t-il. Peut-être est-ce le mariage que j'ai en tête...

Bronwyn éclata de rire. Elle eut la satisfaction de le voir lui adresser un sourire penaud, comme s'ils étaient deux enfants et qu'elle l'avait surpris à tirer sur sa tresse.

— Comme si un homme pouvait se marier uniquement pour l'attraction qu'il éprouve envers une femme ! objecta-t-elle. Vous vous conduiriez comme un idiot, et votre famille se chargerait de vous le signifier.

— Vous n'avez peut-être pas tort, reconnut-il. Mais l'idée ne m'en paraît pas moins alléchante.

L'étalon se mit soudain à ruer en fouettant l'air de ses antérieurs. Affolée, la jument recommença à s'agiter en décrivant un cercle au bout de sa longe. Redressant la tête, Bronwyn découvrit avec horreur les hommes de son père les observant depuis la crête. Leurs cris portés par le vent lui parvinrent lorsqu'ils découvrirent en compagnie de qui elle se trouvait. En hâte, elle mit le pied à l'étrier et poussa sur sa jambe pour se mettre en selle. Avec l'aide de la main que l'inconnu venait de poser sur son séant pour l'y aider, agrippant fermement l'une de ses fesses, elle y arriva plus vite que prévu.

— Vous ne manquez pas de toupet ! protesta-t-elle en le foudroyant du regard.

Sans se repentir le moins du monde, il lui adressa un sourire éblouissant et expliqua :

— C'est pour que vous puissiez garder un petit souvenir de moi, puisque je n'ai pu vous voler un baiser.

— Vous vous imaginez que je vous aurais laissé faire ?

Arquant un sourcil doré, il précisa posément :

— C'est bien pour cette raison que je comptais vous le voler, *lass...*

De nouveau très agitée, la jument de Bronwyn piaffait de plus belle. Elle réussit à la calmer en jouant de ses rênes, et lorsqu'elle reporta son attention sur

l'inconnu, elle le vit observer d'un air farouche les hommes du clan McQuade qui galopaient pour les rejoindre. En un seul mouvement fluide et puissant, il se remit en selle, rajusta la poignée de son épée dans son dos et serra les flancs du puissant animal entre ses cuisses. L'homme était un guerrier, cela ne faisait aucun doute et il était aussi un McJames...

— Il me faudra visiblement attendre pour savoir qui vous êtes, constata-t-il en laissant ses yeux courir une dernière fois sur elle. À mon grand regret.

— Dépêchez-vous de partir ! le supplia-t-elle en surveillant du coin de l'œil l'approche des siens.

En soulevant son bonnet pour la saluer, il ajouta :

— À la prochaine fois, douce McQuade...

Son regard s'attarda un long moment encore sur les lèvres de Bronwyn avant qu'il fasse enfin volte-face avec sa monture. Il planta ses genoux dans les flancs de l'étalon, qui gravit la pente raide sans le moindre effort apparent. L'homme paraissait ne faire qu'un avec l'animal, semblable à quelque créature de légende à la force herculéenne. Au sommet de la colline, il lui lança un dernier regard. Elle crut le voir sourire, mais n'aurait pu en être certaine à cette distance.

Les hommes de son père l'entourèrent. Leurs cris et leurs insultes eurent tôt fait de la ramener sur terre.

— Tu es donc devenue folle, de tenir compagnie à un McJames ?

Son frère Liam cracha par terre avant d'ajouter, le doigt pointé vers elle :

— Et à Cullen McJames, par-dessus le marché !

*Cullen McJames ?*

— Cela ne peut pas...

Ses paroles moururent sur ses lèvres. D'eux-mêmes, les yeux de Bronwyn se portèrent sur la crête où le cavalier avait disparu. La réputation du frère du laird des McJames n'était plus à faire. Ne pas lui révéler son nom l'avait sans doute sauvée.

— Tu me dégoûtes ! lança Liam. Jamais je n'aurais imaginé que tu puisses trahir ton clan !

Brutalement tirée de ses pensées, Bronwyn soutint vaillamment son regard chargé de mépris et protesta :

— Je n'ai trahi personne ! Je ne connais pas cet homme. J'ignorais même son nom jusqu'à ce que tu me le révèles. Comment aurais-je pu le reconnaître alors que je ne l'ai jamais vu ?

— Ce n'est pas l'impression que j'ai eue.

Liam cracha de nouveau sur le sol, imité par plusieurs des hommes qui l'accompagnaient. Tous la considéraient d'un air réprobateur. Tous la condamnaient. Bien que blessée dans sa fierté, Bronwyn savait qu'il ne servait à rien d'argumenter avec Liam et ses hommes. Tous le suivaient d'un bloc et se rangeaient à ses avis : il était le fils aîné du laird, destiné à lui succéder.

Quant à elle, bien que fille indésirable et non désirée, elle n'était pas décidée à se laisser salir sans réagir. Peut-être trouvait-elle ce courage dans la rencontre qu'elle venait de faire avec un homme hors du commun. En soulevant son bonnet pour la saluer, lui au moins lui avait témoigné du respect.

— Je ne le connaissais pas, répéta-t-elle fermement. Nous nous sommes rencontrés par hasard. Je n'avais pas rendez-vous avec lui.

Après avoir manœuvré sa monture pour rejoindre sa sœur, Liam la gifla violemment.

— Épargne-nous tes mensonges ! s'écria-t-il. Je sais ce que mes yeux ont vu !

Sans lui laisser le temps de répondre, il lui arracha les rênes de sa jument des mains et l'entraîna dans son sillage. Ainsi rejoignirent-ils la troupe qui les attendait. Les regards que lui jetèrent les cavaliers semblèrent aussi cuisants à Bronwyn que la gifle qu'elle venait de recevoir, et pourtant c'était la colère qui dominait en elle. À bien y réfléchir, la supériorité de Cullen McJames lui apparaissait clairement. Aucun McQuade ne pouvait se mesurer à lui. Cela n'avait rien à voir avec la largeur de ses épaules, mais plutôt avec la franchise de son regard, et avec le fait qu'il se gardait de lancer des accusations à la légère.

Elle ne pouvait nier qu'elle le trouvait séduisant. Cullen McJames était, de loin, l'homme le plus attrayant qu'elle eût rencontré.

— Catin !

Le père de Bronwyn ne leva pas la main sur elle. Il se contenta de lui jeter le contenu de sa pinte de bière dessus. Un lourd silence planait dans la grande salle de Red Stone. Chacun retenait son souffle au spectacle du laird exerçant sa vengeance sur sa fille. Nul n'aurait osé intervenir. Erik McQuade régnait en maître despotique sur son clan.

— C'est comme ça que tu me remercies ? poursuivit-il. Alors que je t'ai offert gîte et couvert depuis que ta mère a mis au monde une fille inutile ?

— Je n'avais pas rendez-vous avec lui, dit-elle.

Assis sur une estrade dominant la pièce à l'une de ses extrémités, son père pointa un doigt sur elle. Elle

se tenait devant lui comme une criminelle face à son juge.

— Tu voudrais me faire croire que Cullen McJames est venu se balader sur mes terres par hasard ? Et tu prétends également que ça ne s'est pas produit, que tu ne t'étais pas arrangée avec lui, sachant que j'étais à la cour ?

Liam et Sodac émirent un ricanement sarcastique.

— Je ne mens pas ! se défendit Bronwyn. Il n'y a jamais eu le moindre arrangement entre nous.

Son père se mit à rire, d'un rire qui trahissait davantage l'amertume et la colère que l'amusement.

— Alors explique-nous pourquoi il avait la main sur tes fesses, intervint Liam, décidé à l'enfoncer.

Le laird la dévisageait à présent comme il aurait pu le faire d'une infecte vermine.

— Depuis quand le laisses-tu abuser de toi, garce ? insista-t-il d'une voix cinglante.

— C'est faux ! répliqua-t-elle avec véhémence. Je ne le connaissais pas ! Il n'est pas mon amant !

L'injustice qui lui était faite la mettait hors d'elle. Elle avait beau savoir que son père ne l'avait pas aimée, elle ne l'aurait pas cru capable de la salir ainsi, au risque de faire rejaillir la honte sur tout le clan.

— Bronwyn ne ment pas, père, assura Keir d'une voix ferme. Je ne l'ai jamais entendue proférer de mensonge.

Erik McQuade fusilla son fils cadet du regard.

— Comment oses-tu te dresser contre moi ?

Keir ne broncha pas. Il s'avança vers l'estrade sans se soucier de l'hostilité que lui témoignaient les membres du clan rassemblés. S'arrêtant devant son